



**Résumé :** À travers la lecture de « *Fada ! Fatras de maux* » de l'écrivain algérien D. Mati nous relisons « *En attendant Godot* » de S. Beckett. Nous voulons, à travers le présent travail, montrer comment cette rencontre littéraire, qu'elle soit consciente ou inconsciente, s'appuie sur un fatras de mots pour dire l'absurdité de la condition humaine.

**Mots-clés :** langage, incongruité, absurdité.

**Abstract:** Through reading "*Fada! Fatras de maux*" Algerian writer Djamel Mati we read S. Beckett's "*En attendant Godot*". We want, through this work show that the literary meeting is it conscious or unconscious based on a jumble of words to express the absurdity of the human condition.

**Keywords:** language, incongruity, nonsense.

**المخلص:** من خلال قراءة رواية فادا فادا فترا دوما للكاتب الجزائري جمال ماتى نقرأ فى انتظار فودو لصامويل بيكات. نود من خلال هذا العمل أن نبين أن هذا اللقاء الأدبي، إن كان واعيا أم لا، يقوم على مزيج من الكلمات للتعبير عن لا معقولية الوضع البشرى.

**الكلمات المفتاحية :** اللغة - تعارض - اللامعقولية.

*Fada ! Fatras de maux* est le deuxième roman de l'écrivain algérien Djamel Mati paru en 2004. Il se compose de huit parties dont la première intitulée *Kada*, *Fada* est théâtralisée et pourrait se lire indépendamment du reste du roman. Il s'agit en effet, d'un dialogue entre *Kada* et *Fada* réparti en trois scènes et se terminant comme au théâtre par « *Rideau !* ».

Selon J. Kristeva, « *tout texte se construit comme une mosaïque de citations, tout texte est absorption et transformation d'un autre texte* » (p.84). Ce qui signifie que nul texte ne peut s'écrire indépendamment de ce qui a déjà été écrit. Partant de cette définition de l'intertextualité comme présence d'un texte dans un autre texte et comme écho créé entre différentes voix d'auteurs, nous montrerons dans le présent travail comment l'univers de *Fada ! Fatras*

de maux de D. Mati croise celui d'*En attendant Godot* de Samuel Beckett pour exprimer par le biais d'un fatras de mots l'absurdité de la condition humaine.

Une question s'impose ici : pourquoi *En attendant Godot* ? Les premières lignes de *Kada, Fada* ont tout de suite appelé en nous la trace de S. Beckett. En effet, comment ne pas penser à cette pièce de Beckett lorsqu'on lit :

« *Fada !* »  
« *Quoi ? D'un ton agressif* »  
« *Je m'appelle Fada* »  
« *Ah bon !* »  
« *Et toi ?* »  
« *Kada* »  
« *On s'embrasse ?* »  
« *Tout à l'heure, tout à l'heure.* » (p.13)

Cet air de famille apparent dès le début et qui s'accroît au fur et à mesure de la lecture nous a poussée à être attentive aux parallélismes entre les deux textes dont les auteurs partagent, croyons nous, la même atmosphère et parlent d'environnements proches. La pièce de Beckett parue après les horreurs de la deuxième guerre mondiale a offert au public de l'époque de nouvelles conceptions théâtrales dont use D. Mati pour nous parler d'une Algérie qui se relevait des cendres d'une décennie noire. Aussi, l'écrivain n'est-il jamais :

« quoiqu'il lui arrive de le croire ou de le vivre, solitaire. Il n'est pas, en effet, malgré son propre sentiment, en tête à tête avec sa feuille blanche car il porte à son insu, dans sa main écrivante, l'ombre invisible d'une généalogie et qui est la mémoire des encriers dans lesquels il a bu, sa lignée, ses devanciers » (Saadi, 2001 :79).

Dans la première partie de son roman, D. Mati met en scène deux personnages qui se cachent dans un cimetière avec comme principal décor un arbre. Le premier, Kada, un « *cogiteur* », vient pour prouver sa théorie qui suppose que pour échapper à la mort qui guette les vivants il faut habiter avec les morts. Le deuxième, Fada, joue le rôle du fou comme son nom l'indique. C'est un chômeur qui est là pour « *s'ennuyer en paix* ». Ainsi placés dans une situation absurde, ces naufragés de la vie, qui se trouvent amenés à réfléchir non seulement sur leur propre condition mais aussi sur la condition humaine en général, ne rappellent-ils pas ceux en proie au doute existentiel de S. Beckett?

*En attendant Godot* publiée en 1953, est une pièce qui se découpe en deux actes. Vladimir (Didi) et Estragon (Gogo), deux clochards, le soir sur une route à la campagne avec comme seul décor un arbre, attendent Godot, être mystérieux et puissant avec lequel ils ont rendez-vous pour améliorer leur situation matérielle. Ils meublent leur attente en bavardant. Après deux journées d'attente un jeune garçon leur annonce que Godot ne viendra pas. Ils décident alors de s'en aller, mais ils ne bougent pas et le rideau tombe.

Aussi, la rencontre entre D. Mati et S. Beckett se lit-elle au niveau de la forme que prennent leurs textes qui se situent au confluent de deux genres. Il y a chez les deux auteurs une interpénétration frappante des formes. À côté des

répliques qui sont disposées comme dans une pièce de théâtre, l'effacement du narrateur au profit des personnages accentue l'aspect théâtral du roman de D. Mati et à cette théâtralisation du roman correspond une narrativisation du théâtre chez S. Beckett qui se traduit par la multiplication des didascalies.

Par ailleurs, derrière le décor quasi vide dans les deux textes, se lit une panoplie de thématiques qui les rapproche d'avantage notamment la solitude, la mort, la non communication, la déchéance et le souvenir. Mais, c'est le thème du langage employé pour les dire qui définit plus les deux œuvres.

En effet, Force est de constater que les deux écrivains ont en commun de se servir de l'incongruité du langage et de l'étrangeté des situations qu'ils imaginent pour illustrer l'absurdité de la condition humaine. Les deux sont sensibles à l'incapacité de la pensée à rendre compte d'un univers chaotique et, par conséquent, à l'impuissance du langage à exprimer une réalité qui se refuse à toute compréhension rationnelle.

Dès lors, le langage dans *En attendant Godot* comme dans *Kada*, Fada révèle le non-sens et l'absurde. Les deux auteurs font un travail de débousolage complet de tous les repères langagiers habituels. Ils exploitent toutes les potentialités des mots et bouleversent le langage en faisant appel à des combinaisons qui ne sont pas habituellement sollicitées. Les mots ne s'enchaînent pas pour donner un sens logique mais se suivent par association phonétique ou calembour « *chômage* » dit Fada, « *dommage* » réplique Kada. Didi et Gogo exposent des raisonnements absurdes et illogiques, qui donnent naissance à des répliques incongrues.

*Vladimir (à Estragon. -fais voir. (Estragon lui montre sa jambe. A Pozzo avec colère.) Il saigne !*

*Pozzo. - C'est bon signe. (p.46).*

Les personnages dans les deux textes étalent des propos mal liés pour dire les imperfections du langage qui reste en deçà de ce qu'ils veulent exprimer « *comment voudrais-tu que je puisse exprimer par la bouche tous les sentiments que je ressens ?* » (p.99) interroge Fada. Cette incapacité du langage à dire est renforcée par la fréquence des phrases inachevées « *je cogite sur les grandes choses : la mort, la vie, l'immortalité, l'humanité, la gloire,... et tout et tout...* » (p.31). Aussi, Estragon confondant Pozzo avec Godot exhibe-t-il cette confusion à travers une réplique émaillée de points de suspension: « *C'est-à dire...l'obscurité... la fatigue...la faiblesse...l'attente...j'avoue ...j'ai cru... un instant...* » (p.32).

En outre, ce qui renforce ces doutes sur la validité du langage c'est son caractère illusoire par rapport à la vérité comme en témoignent les paroles de Vladimir et Estragon quand ils font semblant d'être contents et celles de Fada quand il fait semblant de prendre son petit déjeuner.

Par ailleurs, les deux auteurs prêtent à leurs personnages un langage qui calque fidèlement le parler de la vie courante « *j'ai des trucs vachement importants à faire* » (p.100) déclare Fada à la fin de la troisième scène. Les interrogations nombreuses dans les deux textes s'expriment comme dans la langue parlée par l'emploi de « *qu'est ce que* » ou « *quoi* ».

Cependant, dans cette banalité du langage où tout paraît insignifiant, tout est dit. La platitude du langage n'est que le reflet d'une existence absurde et dérisoire.

« *Fada ! est avant tout un roman de fiction où la folie prend parfois le dessus sur la raison...pour nous raconter, dans un fatras de maux, des vérités qui nous concernent* » (Mokhtari, 2000 : 153).

Cette faillite du langage met en scène chez les deux auteurs l'angoisse et la solitude de l'homme prisonnier d'un monde où s'imposent les rapports de force et de violence et où la communication s'avère difficile. Le plus souvent, les échanges se réduisent à des dialogues de sourds où les personnages refusent de s'entendre et où les questions restent sans réponses. Ceci est évident quand Estragon ne prête aucune attention à la réflexion de Vladimir sur les larrons : « *tu veux que je te la raconte ?* », l'autre répond : « *non* ». De même, Kada n'hésite pas à rompre le dialogue avec Fada et lui lance : « *n'me parle pas si tu veux que je t'écoute* » (p.48).

Or, contrairement à la vision pessimiste que nous livre S. Beckett, chez qui le Godot qui ne vient pas détruit toute espérance, pour D. Mati, l'absurde n'est qu'un point de départ qui doit être dépassé par la révolte pour aboutir non au désespoir, mais à l'attachement à la vie et à toutes ses aspérités. D. Mati prône une conscience libre de toute convention et guidée par le seul instinct qui fait toute la richesse de l'homme. Pour lui, « *personne au monde n'est plus riche qu'un pauvre simplet, justement parce qu'il ne possède rien et ne désire pas davantage* » (p.95). Ce simplet, Fada, prend en courant le chemin qui monte du cimetière vers la ville et propose ainsi une théorie de l'existence à tous ceux auxquels s'adresse « *la plaque en fer du cimetière [sur laquelle est écrit] à la peinture rouge : vous qui entrez dans ces lieux, perdez toute espérance* » (p.100).

Finalement, après toute une série de constats amers qui ne sont, au fond, que des protestations contre la stérilité et les incohérences qui résultent de la négation de la vie, D. Mati nous incite à vivre :

« *Vivez la vie, battez vous pour elle, combattez les moribonds, n'écoutez pas les muezzins de l'opprobre, ne les laissez pas vous tracer vos lignes de la main. Vivez et laissez la mort pour plus tard* » (p.98).

## Bibliographie

Beckett, S.1971. *En attendant Godot*. Paris : de Minuit.

Kristeva, J. 1969. *Sémiotikè recherche pour une sémanalyse*. Paris : du Seuil.

Mati, D. 2004. *Fada ! Fatras de maux*. Alger : APIC.

Mokhtari, R. 2006. *Le nouveau souffle du roman algérien. Essai sur la littérature des années 2000*. Alger : Chihab.

Saadi, N. 2001. « *Les passages de l'écriture* ». *Subversion du réel : stratégies esthétiques dans la littérature algérienne contemporaine*. Coll. Etudes maghrébines, n° 16. Paris : L'Harmattan. pp.79-82.